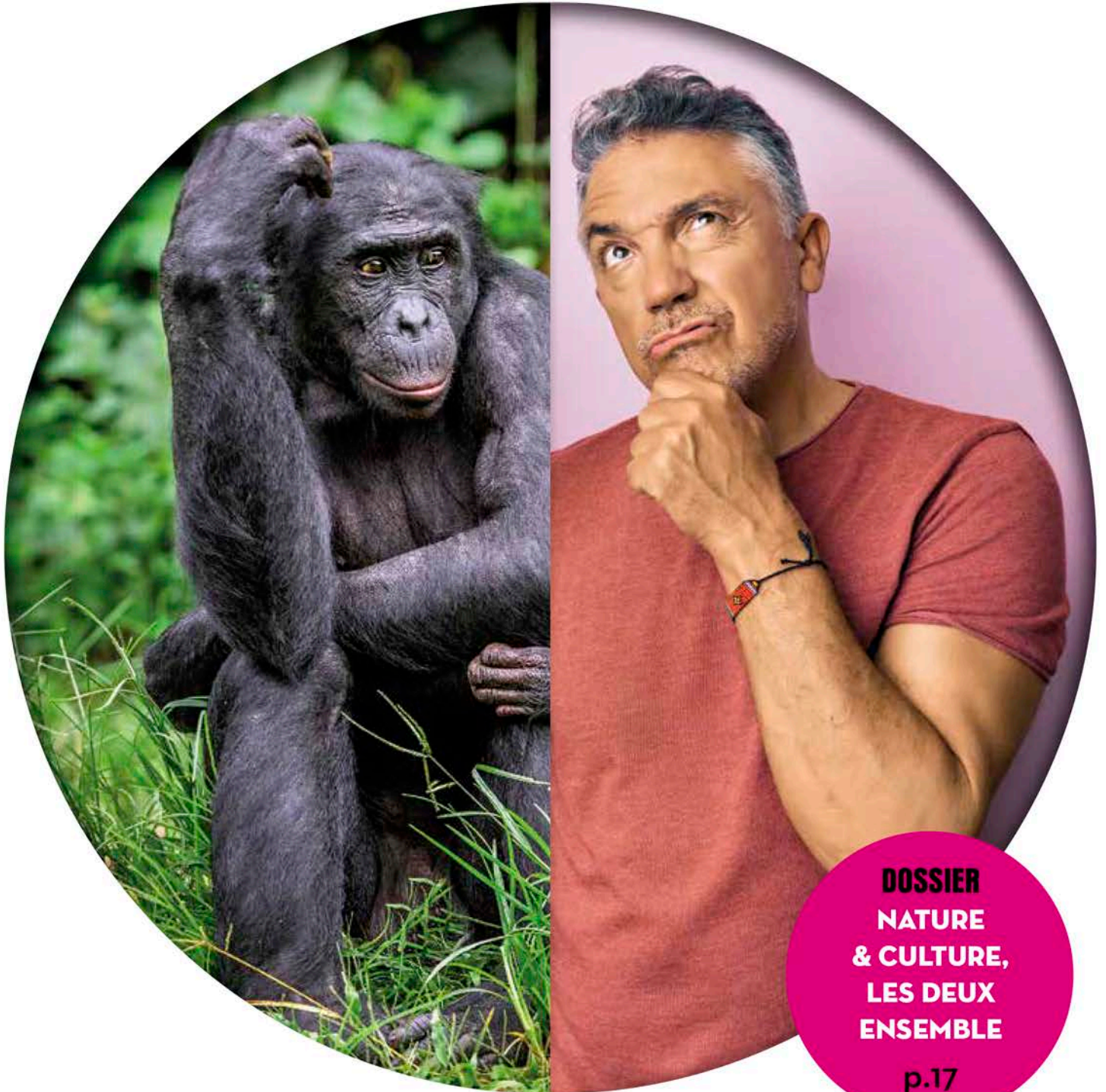


LECTURES.CULTURES



**DOSSIER
NATURE
& CULTURE,
LES DEUX
ENSEMBLE**

p.17

SYBILLE MATHIAUD :

PEINTRE POUR L'HUMAIN ET LA NATURE

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © C. Callico

Artiste protéiforme et formée à la pédagogie Martenot, Sybille Mathiaud défend une pratique bienveillante et engagée qu'elle diffuse au travers d'ateliers, expositions et carnets de croquis de voyages. Rencontre dans son atelier partagé, au sein de L'Usine à Uccle.



Vous vous définissez comme une artiste polymorphe et engagée, pouvez-vous développer votre pensée ?

À la base, je suis surtout intéressée par l'humain et la nature. Il y a dans mon travail une recherche d'équilibre dans un monde en perpétuel mouvement. L'art peut être assez noir, mais étant d'un naturel assez positif et joyeux, je fais aussi le choix de montrer la beauté qui existe. La beauté, la générosité, ça se transmet. Cela m'amène nécessairement à des questionnements écologiques fondamentaux, qui marquent de plus en plus mon travail. Je pratique plusieurs formes d'art et à force, je me rends compte que mon mode d'expression le plus évident est la peinture. Formée à la sérigraphie, j'aime aussi utiliser la raclette pour les aplats de couleur. Et comme dans cet atelier j'ai la chance de partager l'espace avec des graveurs, je m'y suis mise aussi, ainsi qu'au monotype. Je pratique également le collage, l'encre, le dessin...

Vous vous êtes installée en Belgique il y a trois ans, qu'est-ce qui a motivé ce choix ?

Originaire de Bergerac en France, j'ai également vécu à Florence et à New York, puis à Paris en 2005 où j'ai co-monté les Ateliers de la Main

d'Or près de la Bastille, puis le lieu a été revendu. Je savais que je ne finiserais pas mes jours à Paris. J'ai pensé à Marseille, Bordeaux ou Lyon puis me suis souvenue de Bruxelles. Une ville internationale, bien vivante et très verte. Des amis vivaient ici et j'avais envie de découvrir quelque chose de neuf.

Les paysages belges ont d'ailleurs rapidement influencé vos toiles ?

À Bruxelles, la forêt en pleine ville, l'architecture, la couleur des briques... m'inspirent sans cesse. En arrivant ici, j'ai d'abord été attirée par la mer et le ciel du Nord. Ce qui m'intéresse en particulier dans la construction d'une toile, c'est la ligne de démarcation entre la mer et le ciel. Et aussi les jeux de fenêtres, et percevoir l'intérieur depuis l'extérieur. Je me suis surtout prêtée à cet exercice lors du confinement. Depuis ce moment, avec la limitation des déplacements, j'ai beaucoup puisé mon inspiration dans l'environnement quotidien. De plus, la couleur me passionne, j'aime trouver des harmonies de coloris au fil de mon parcours. Quand je regarde mes peintures des premières années, je n'étais pas très téméraire. Aujourd'hui, j'expérimente des choses très différentes, comme les bleus-gris de la mer...

Depuis une vingtaine d'années, vous proposez des ateliers de dessin et de peinture basés sur la pédagogie Martenot, qu'est-ce qui caractérise cette forme d'apprentissage ?

L'artiste Ginette Martenot a développé une réflexion sur la manière d'enseigner et de progressivement faire sortir des choses de l'intérieur, la qualité du geste... dans une ambiance détendue. J'enseigne cette méthode auprès des enfants et des adultes. Ses bienfaits se font sentir après une année à peine, et sont multiples : éveil de la sensibilité, stimulation de la créativité, plaisir de peindre et de dessiner, mais aussi d'exprimer, d'expérimenter la vie, la lumière, le mouvement... Pour chaque sujet, une approche méthodique est proposée. Diverses techniques sont explorées et approfondies tout au long de la progression : crayon, fusain, encres, huile, acrylique, pastel, gouache, aquarelle, etc. Je propose aussi une formule d'atelier « un adulte et un enfant », qui permet à chacun de passer ensemble un moment privilégié.

Vous touchez un public très diversifié, au travers d'expositions et ateliers en ASBL à finalité sociale, entreprises ou autres professions...

La même semaine, j'ai ainsi travaillé une fresque autour d'un arbre, d'un

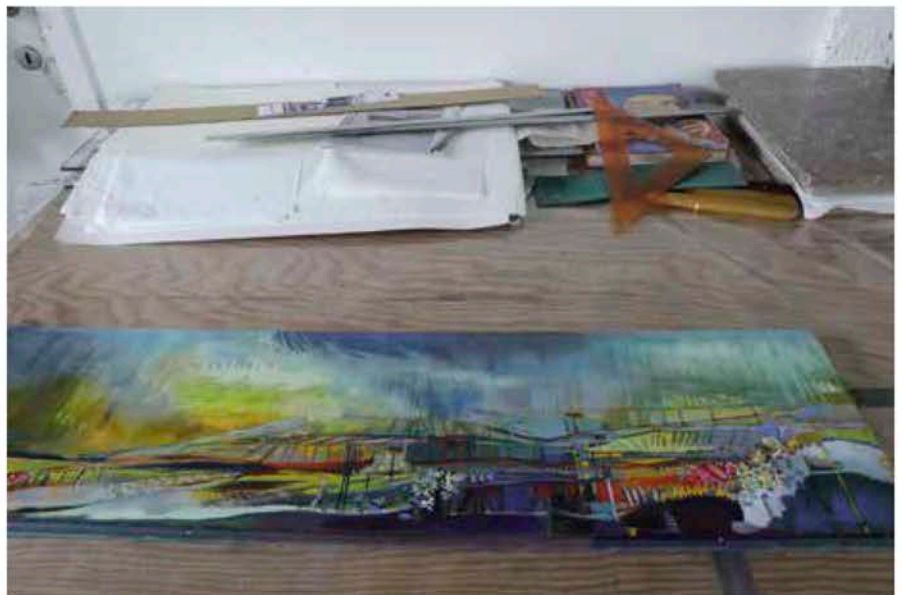
côté avec des SDF et de l'autre avec des avocats. Il s'agissait d'un squelette d'arbre à habiter avec des fleurs, des animaux... Dans le groupe des SDF, que j'ai rencontrés via une ASBL qui organisait des goûters à leur intention, chaque intervenant ricochait sur la proposition de l'autre, trait par trait. Pour beaucoup, l'initiative offrait une opportunité d'oublier le quotidien, de se reposer l'esprit. Les avocats, eux, faisaient chacun leur truc individuellement, dans un esprit de respect du travail de l'autre. Dans les deux groupes – SDF et avocats – régnait l'idée de ne pas savoir dessiner. Or la pédagogie Martenot constitue un super outil pour amener les gens au dessin, même s'il subsiste d'éternels insatisfaits (sourire).

Cette démarche éclectique a également trouvé un terrain d'expression au Centre culturel d'Uccle. Comment approchez-vous le public ?

Cette expérience m'a en effet permis de toucher plus de gens, mais aussi, durant le confinement, un public avide de liens et de découvertes. Parallèlement à l'exposition de mes travaux, j'y ai proposé une animation avec le son, basée sur le bruit des vagues, de cargos... le son était berçant et hypnotique. J'associe également beaucoup le texte et l'image et y ai aussi animé un atelier de peinture et d'écriture, pour des enfants de 6-12 ans. Quand on arrive à capter l'attention de cette tranche d'âge, les échanges sont très vifs. Pour l'instant, je me débrouille pour organiser des expositions dans différents espaces, que je loue parfois, ou bien cet automne chez des privés lors du parcours d'artistes d'Uccle. Et je collabore régulièrement avec Stéphane Dethy, illustrateur et peintre, sur des projets de fresques murales.

Engagée en tant qu'artiste, vous avez également abordé la thématique des femmes résistantes dans l'histoire, comment y avez-vous été amenée ?

J'avais découvert des BD belges sur les femmes résistantes. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, seules six

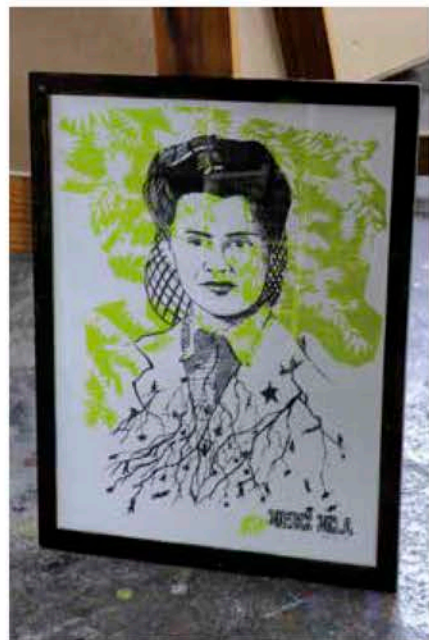


étaient reconnues comme Compagnons de la Libération pour mille vingt-quatre hommes, et j'ai eu envie de les mettre en valeur, de rendre hommage à des femmes que je trouve exemplaires, souvent peu ou mal connues, dans une série de sérigraphies. Dans cet ordre d'idées, j'ai visité le château de Joséphine Baker en Dordogne : c'est quelqu'un qui a été sur le front, a pris beaucoup de risques et adopté douze enfants de cultures différentes. Au même moment en France, on commémorait la mort de Simone Veil. Je pensais aussi aux plantes résistantes et j'ai réalisé des portraits narratifs, un peu surréalistes, sur cette base. Mes sérigraphies entremêlent des images de « plantes résistantes » et des portraits de « femmes résistantes ». Le point commun : ténacité et

robustesse. Ces créations sont inspirées par les sérigraphies « Merci Simone » apparues dans les rues de Paris après la mort de Simone Veil. Il s'agit d'un travail en cours d'élaboration qui souhaite évoluer vers ces humbles héros de notre époque, en continuant à proposer des portraits iconiques pour nourrir admiration, réflexion et, qui sait, vocation ?

Parallèlement, les voyages ont toujours alimenté votre approche artistique.

Oui, j'ai beaucoup bougé en Europe, en Asie, en Amérique du Sud, en Afrique... Être ailleurs, me rendre sur place nourrit mon travail, la nouveauté rend plus alerte, plus réceptif.



► **En 2016, vous avez participé à une résidence artistique en Chine organisée par l'ADEFC (Association pour le développement des Échanges France-Chine). Qu'avez-vous tiré de cette expérience ?**

À l'instar des relations franco-chinoises complexes, ce fut un vrai choc culturel. Par exemple, ce qui a valeur pour chaque acte en Chine est le tampon officiel, au-delà de la signature. Sur place, on était constamment accompagnés, sous haute surveillance. Inspirée par l'Étoile du Parti communiste, j'ai travaillé cette forme et en griffonnant, je suis aussi arrivée à un portrait de Mao Tsé-toung détourné. Alors que je travaillais sur le paysage à l'encre chinoise, je me demandais ce que je pouvais apporter de plus sur ce thème si récurrent. De nombreux voyages m'ont amené à réfléchir à la chance d'être né ici ou ailleurs, sous une bonne étoile ou pas... Ce symbole de l'étoile me poursuivait, rappelé par l'étoile du Parti communiste chinois. Son caractère graphique m'intéresse et s'immisce d'abord dans les portraits puis dans ces paysages à l'encre dont je ne savais que faire. Et tout a pris un sens. Ces dernières années, mon travail mêle davantage des influences occidentales et extrême-orientales.

Entre autres thèmes qui traversent votre démarche : la danse ?

Oui, j'ai ainsi travaillé autour du flamenco pendant dix ans, puis du tango, du swing... ces domaines ont toujours inspiré mes peintures. Notamment suite à un voyage en Argentine. J'y allais au départ pour le tango, la milonga. J'ai visité Buenos Aires, la Patagonie, la Cordillère des Andes, les icebergs. Ce fut une belle confrontation avec la nature, car tout y est facilement accessible. Voir un iceberg ou la fonte de glaciers est à la fois angoissant et d'une beauté incroyable. J'en suis revenue avec quelque chose de très fort qui ne demandait qu'à jaillir dans mon travail.

Entre autres, au travers de la pratique de carnets de croquis, notamment pour des ONG humanitaires ?

Je réalise des carnets de croquis lors de mes voyages proches ou lointains depuis plus de vingt ans. Certains croquis sont exécutés dans des conditions « extrêmes ». Sous la pluie, debout, allongée, au bord d'un précipice, assise sur un piquet, les pieds dans l'eau. Bref, une petite aventure couchée sur le papier. « Croquer la vie », c'est savoir s'arrêter, prendre le temps de s'imprégner d'un lieu, une ambiance, un visage,

l'enregistrer dans sa bibliothèque intérieure... et partager. En 2014, j'ai édité un album qui compile des croquis relatant une quinzaine de voyages. Puis d'autres ont suivi. Ces carnets représentent une recherche très personnelle et pourtant, j'ai été frappée par l'émotion suscitée par ces dessins, qui renvoient à des choses universelles. Convaincue par la force expressive du dessin de voyage, j'ai aussi proposé à l'ONG « Planète Enfants & Développement », en 2015, de réaliser un carnet de dessins sur le vif, racontant en image l'action de l'ONG sur le terrain au Népal. Ce carnet de croquis a été vendu au profit de Planète des Enfants, et dans l'idée de « l'art au service de l'humain ». L'expérience fut intense. Au Népal, avec la barrière de la langue, il a fallu développer d'autres manières de communiquer, une gestuelle, des dessins. Et avec les enfants se sont également posés des problèmes de vision, par exemple pour le volume d'une pomme : ils réalisaient des dessins à plat, sans perspective. Ces carnets constituent des reportages dessinés de situations sur le terrain, de portée didactique. ●

INFOS :

<https://sybillem.com/>